

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an.
 } " " 14 " six mois.
 } " " 7 50 " trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,
bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez
MM. LAFFITTE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la
publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BUL-
LIER et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

21 juillet 1863.

La diplomatie russe cherche à prolonger les négociations jusqu'à la saison d'hiver. Tous les efforts tentés jusqu'à ce jour par les trois puissances n'ont abouti qu'à une réponse sur laquelle on garde le silence le plus complet.

Cette réponse va sans doute nécessiter l'envoi d'une note énergique concertée dans le but de vaincre le mauvais vouloir de la Russie. Il a circulé hier diverses rumeurs qui se sont traduites par une baisse marquée sur la rente et les autres valeurs de crédit.

On ajoutait qu'une note jusqu'à un certain point comminatoire paraîtrait demain au *Moniteur*. On parlait enfin d'une convocation immédiate des Chambres. La première de ces rumeurs a seule de la vraisemblance.

On s'occupe, dans les cercles politiques, d'une lettre qui aurait été écrite par le czar Alexandre II à l'empereur François-Joseph.

Dans cette lettre, le Czar se serait prévalu des bons offices que la Russie a rendus à l'Autriche lors du soulèvement hongrois, qui eut aussi pour but de porter atteinte à l'intégrité de l'Empire. L'empereur Alexandre II aurait, en outre, critiqué les six propositions relatives à la Pologne et aurait fait surtout des observations piquantes au sujet de la tolérance réclamée pour le culte catholique.

On écrit de Saint-Petersbourg qu'un décret impérial, motivé par les circonstances actuelles, ordonne une levée de dix hommes par mille pour le mois de novembre.

Les journaux russes, sous l'inspiration du gouvernement, exaltent les démonstrations militaires et décrivent en détail les travaux de fortification des côtes et des îles, dans la Baltique.

Une dépêche de Madrid fait connaître que le gouvernement espagnol serait disposé à offrir à la France de participer à

la formation d'établissements militaires au Mexique.

Les dernières dépêches reçues de New-York annoncent les victoires remportées par les fédéraux qui sont enfin vainqueurs sur toute la ligne.

La prise de la ville de Wiksburg est confirmée, et les confédérés, après avoir été battus à Gettysburg, ont opéré leur retraite. J. REBOUX.

Moniteur du 21 juillet.

PARTIE OFFICIELLE.

Par décret du 16 juillet, la session des conseils généraux s'ouvrira le 24 août, et sera close le 7 septembre au plus tard. Les conseils d'arrondissement se réuniront le 21 septembre pour la seconde partie de leur session, dont la durée est fixée à cinq jours.

EXPÉDITION DU MEXIQUE. — RAPPORTS OFFICIELS.

Le maréchal ministre de la guerre a reçu du général commandant en chef le corps expéditionnaire du Mexique la dépêche suivante :

Le général Forey au ministre de la guerre. Mexico, 10 juin.

Je viens d'entrer à Mexico à la tête de l'armée. C'est le cœur encore tout ému que j'adresse à la hâte cette dépêche à Votre Excellence pour lui annoncer que la population de cette capitale, tout entière, a accueilli l'armée avec un enthousiasme qui tenait du délire. Les soldats de la France ont été littéralement écrasés sous les couronnes et bouquets dont l'entrée de l'armée à Paris, le 14 août 1839, en revenant d'Italie, peut seule donner une idée.

J'ai assisté à un *Te Deum* avec tous les officiers de l'état-major dans la magnifique cathédrale de cette capitale remplie d'une foule immense ; puis l'armée, dans une magnifique tenue, a défilé devant moi aux cris de *Vive l'Empereur ! vive l'Impératrice !*

Après le défilé, j'ai reçu au palais du Gouvernement les autorités qui m'ont honoré de justice, de liberté vraie. Dans mes réponses à ses représentants, je leur ai promis tout cela au nom de l'Empereur.

Par la plus prochaine occasion, j'aurai l'honneur de vous donner de plus amples

détails sur cette réception sans égale dans l'histoire et qui a la portée d'un événement politique dont le retentissement sera immense.

Le général en chef, FOREY.

On lit dans le Bulletin de Paris :

Les nouvelles de Mexico constatent l'enthousiasme avec lequel le général Forey a été reçu dans la capitale du Mexique. Une députation a exprimé au général le désir de voir la paix rétablie. Un ordre du jour du général remercie les habitants de l'accueil fait à l'armée, et les engage à concourir à l'œuvre de la régénération du pays. Juarez, à la tête de 6,000 hommes, s'est retiré à San-Luis-de-Potosi. Les Français se préparent à marcher contre cette place.

On a beaucoup parlé de tiraillements qui menaçaient, à Londres, l'existence du Cabinet. Ils sont confirmés aujourd'hui, dit la *Presse*, par une lettre de Londres qui affecte une remarquable précision de détails :

Si nous sommes bien informés, dit cette correspondance, le Cabinet est divisé sous ce rapport en trois parties presque égales : l'une désire une démonstration pacifique contre la Russie par la rupture des relations diplomatiques, motivée à la fois sur la politique contraire aux traités de 1815 et sur les cruautés exercées en Pologne par les généraux russes ; l'autre veut s'en tenir à ce qui a été fait et cesser toute négociation ultérieure, et enfin la troisième consentirait à continuer les pourparlers, sans se préoccuper de la situation humiliante faite à l'Angleterre par ses vœux officiels de n'avoir pas la volonté d'exiger la sanction de ses demandes.

D'après nos renseignements, dit la *Patrie*, les cabinets des trois puissances auraient pu déjà échanger leur opinion sur le contenu de cette dépêche, dans laquelle le gouvernement russe n'accepterait que conditionnellement les propositions contenues dans les notes du 17 juin.

Perseverant dans le jugement qu'il a porté tout d'abord sur le caractère de l'insurrection polonaise, le Cabinet de Saint-Petersbourg rejeterait l'armistice et consentirait à la proclamation d'une amnistie applicable seulement aux combattants qui déposeraient immédiatement les armes, de telle sorte qu'une conférence ne s'ouvrirait qu'autant que la Pologne se trouverait désarmée et impuissante.

Le Cabinet de Saint-Petersbourg insisterait, en outre, pour que la conférence ne réunisse que les représentants des puissances signataires des Notes, les décisions qui y seraient prises pouvant être ultérieurement communiquées aux puissances signataires des traités de 1815.

Les Cabinets de Londres, de Paris et de Vienne se sont trouvés d'accord pour reconnaître l'insuffisance de la réponse russe, et, dans l'échange de leurs vues, ils ont pu constater de nouveau l'entente qui existe entre eux aujourd'hui.

On nous assure même que l'Autriche, après de longues démarches ont été faites par la Russie dans ces derniers jours, aurait tout particulièrement insisté sur son adhésion complète à la politique suivie par la France et l'Angleterre.

Un arrêté du gouverneur de la Guyane française, approuvé par une dépêche du ministre de la marine et des colonies, en date du 16 mai dernier, a déterminé les mesures à prendre pour encourager la culture du coton dans cette possession. Il sera créé à Cayenne par les soins de l'administration, une usine centrale pour l'égrenage, le nettoyage et la mise en balles du coton produit par les planteurs de la colonie. Il sera accordé une prime à l'exportation pour la France du coton récolté à la Guyanne, qui sera reconnu de qualité marchande propre à être employé dans les filatures et emballé suivant les usages du commerce. Cette prime aura une durée de six années ; elle sera décroissante et fixée chaque année par arrêté du gouverneur. L'administration se charge aussi de faire vendre aux enchères publiques, sur le marché du Havre pour le compte des producteurs, les balles de coton qu'il ne leur conviendrait pas d'exporter directement.

Mexique.

On écrit de Puebla, 2 juin :

C'est le dimanche 31 mai que Juarez a quitté Mexico avec son ministère, un certain nombre de membres du Congrès et une partie des troupes qui lui restent. Il se dirige sur San Luis de Potosi, qu'il aurait déclaré capitale provisoire de la république.

Avant d'abandonner Mexico, Juarez a remis l'autorité à un des siens, M. Agustín del Rio, homme sans talent et sans consistance. Une garde urbaine, composée de 5 à 600 étrangers, armés à la hâte par leurs consuls, a été chargée de maintenir

l'ordre matériel. Jusqu'ici cet ordre n'avait pas été troublé un seul instant.

Un des derniers actes de Juarez a été l'expulsion des Français habitant Mexico. Une décision en date du 18 mai a enjoint à tous les Français résidant dans le district fédéral de le quitter sous trois jours, après avoir remis leurs armes au gouvernement. Il leur est ordonné de se rendre à Morelia ou à Querétaro, et ils ne peuvent séjourner à moins de quarante lieues de la capitale. Pour donner une idée des dangers auxquels sont exposés les malheureux frappés par le décret d'expulsion, il suffit de dire qu'une diligence arrivée hier de San Luis de Potosi a été volée quatorze fois pendant le trajet de cette ville à Mexico.

Les nouvelles qui précèdent sont antérieures à la prise de possession de Mexico par l'armée française. Il est à espérer au moins, pour ce qui concerne un grand nombre de nos compatriotes, qu'ils auront pu éluder l'ordre inique de Juarez, plus occupé, dès lors, de sa sûreté personnelle que de sévir contre les résidents français et autres.

Pologne.

On lit dans l'*Invalide russe* :

« On annonce l'apparition de bandes considérables sur les frontières de Volhynie, de Galicie et en Bessarabie. Les corps de troupes en observation sur les frontières ont été renforcés. »

« Le ton des principaux organes de la presse étrangère nous paraît fort étrange. En parlant de l'amélioration du sort de la Pologne, ces journaux semblent affecter d'oublier l'existence de la Russie qui cependant, ne leur en déplaît, est une puissance respectable. Ce mauvais vouloir constant ne peut s'expliquer que par certaines visées de la diplomatie, par l'achat d'un certain nombre de journaux au moyen de l'or polonais, et surtout par l'altération systématique de la vérité que poursuit depuis tant d'années sans relâche à notre égard, la propagande révolutionnaire polonaise. »

« L'Empereur Alexandre II a passé en revue à Tzarskoé Selo, un régiment de la garde de Moscou revenu des environs de Wilna où il a eu plusieurs rencontres avec les insurgés. Après le défilé devant le palais impérial de Tzarskoé Selo, l'Empereur a fait venir les blessés auxquels il a distribué lui-même des décorations, puis il s'est entretenu avec chacun d'eux des détails des engagements auxquels ils ont pris part. Alexandre II a demandé enfin

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
DU 22 JUILLET 1863.

— N° 21. —

LE TREMBLEMENT DE TERRE

CHAPITRE XXI.

A TRAVERS LES STEPPES.

A leur entrée dans les Llanos, les membres de la petite caravane éprouvèrent des impressions bien différentes. Celle du marquis fut un sentiment de douleur, comme s'il disait adieu pour toujours à son bonheur et à sa patrie désolée. Derrière lui, le théâtre de tous les événements si graves pour lui-même et pour la nation, et un pays bien cultivé, plein de sites délicieux ; devant lui, une prairie à perte de vue, où se montraient à de rares intervalles un palmier isolé, comme le mât d'une barque de pêcheur sur le vaste océan ; le ciel sans nuages, la terre sans collines et sans ombre ; par un être humain, pas même d'animaux visibles, car les troupeaux des bœufs, les chevaux, les mulets paissant dans l'immense plaine disparaissaient sous l'herbe, qui avait atteint une

hauteur prodigieuse après la saison des pluies. Rarement un souffle venait faire ondoyer cette verte surface ; pas un chemin frayé n'annonçait la présence des hommes ; l'œil errait sur cette solitude sans rien rencontrer qui bornât la vue. C'était comme le fond d'un tableau avant que l'artiste eût peint les figures.

Josefa, au contraire, se sentait heureuse. Ce profond silence la soulageait ; le pas même des chevaux était sourd ; à peine l'entendait-on. Elle aimait cette solitude ; la conscience d'être loin du monde et à côté de l'homme aime lui donnait une tranquillité sereine et un paisible bonheur qui croissait à chaque regard jeté sur Rodriguez.

Et le capitaine ? Il avait salué les Llanos par un cri de joie. Dans l'air qui les inondait, il respirait la liberté, la vie, le bonheur. Ses cavaliers, depuis longtemps accoutumés aux savanes, partageaient cette impression de bien-être. En revanche, les serviteurs du marquis, ne retrouvant là ni leurs vallées ombreuses, ni leurs rochers et leurs sources murmureuses, promenaient autour d'eux des regards tristes et inquiets et semblaient craindre de s'égarer dans le désert.

On avançait sans relâche. C'est à peine si, vers midi, on fit une courte halte au bord d'un marais pour abreuver les chevaux et distribuer quelques vivres. Paez se refusa même cet instant de repos et grimpa sur un haut palmier mort, non pas pour chercher sa route, cependant ; car, malgré l'uniformité de la plaine, il n'avait pas un instant de doute sur la direction à suivre. Non ; ce qu'il voulait explorer du regard, c'était la partie de la steppe déjà laissée derrière eux, et, selon toute apparence, il y aperçut quelque

chose de suspect, car il resta assez longtemps à son observatoire, et quand il le quitta, ce fut pour presser la caravane de reprendre sa marche.

Dans l'après-midi, on rencontra quelques pâtés. Le capitaine était connu de tous, et tous lui témoignaient beaucoup de respect. Il causait avec eux et semblait leur donner des instructions. Vers le soir, on atteignit une maison isolée, entourée de quelques huttes couvertes de roseaux et de peaux de bêtes. Les habitants de cette métairie, tous nègres ou métis, reçurent Paez et ses compagnons avec une surprise joyeuse. Ils leur apportèrent du lait et de la viande séchée, aidèrent à décharger et à débrider les chevaux, et mirent la maison en état de loger une partie des voyageurs.

Déjà l'on s'intallait pour la nuit quand un cavalier arriva bride abattue, apportant un message à Paez. Le capitaine le communiqua au marquis, et après s'être concertés, ils annoncèrent à leurs compagnons la fâcheuse nouvelle qu'il fallait repartir le soir même. On remplaça par des chevaux frais, pris à la métairie, ceux qui avaient porté de lourds fardeaux, et l'on se remit en route.

La marche avait évidemment pris le caractère d'une fuite ; le danger qui menaçait la caravane ne pouvait plus être nié. Josefa, qui l'avait deviné depuis longtemps, s'approcha du marquis et de Paez, engagés dans un sérieux entretien depuis le départ de la métairie, et leur demanda si les Espagnols étaient fort près.

« Nous avons un mille d'avance, répondit le capitaine ; mais, pour le moment, ils vont plus vite que nous, s'étant emparés, il y a trois heures, d'une troupe de chevaux que l'on emmenait des Llanos.

« Pourvu qu'ils ne nous rejoignent pas avant le matin ! dit Rodriguez. Alors nous n'aurons plus rien à craindre d'une rencontre avec eux. Les Llaneros que nous avons vus dans la journée rassemblent les cavaliers du capitaine ; quand ils nous les auront amenés, nous serons assez forts pour attendre nos ennemis de pied ferme, leur nombre fût-il double. »

« Par malheur, objecta la mulâtresse, je ne vois pas comment les Llaneros nous rejoindraient, puisque nous avançons toujours, sans nous arrêter nulle part pour les attendre. »

« Pourquoi vous inquiéter et vous tourmenter, mademoiselle, tant que le marquis et moi avons bon espoir ? Avant même d'atteindre les Llanos, je m'étais aperçu que nous avions les Llanos, je m'étais aperçu que nous avions les Espagnols à nos trousses ; mais je n'aurais pas cru qu'ils se hasarderaient si avant sur un terrain ennemi. Il seront infailliblement fort incommodés pour nous cette nuit encore ; mais je doute qu'aucun d'eux revienne les montagnes qu'ils ont quittées ce matin. »

Malheureusement, une fuite, même dans les circonstances les plus favorables, ne laisse jamais d'abattre et d'opprimer le cœur. Ajoutez-y une lassitude extrême, résultat de cette marche forcée, et l'incertitude du moment où l'on serait enfin hors de péril, toutes choses peu faites pour rassurer les esprits. Josefa redoutait, en outre, que Rodriguez ne fit une rechute, et lui, il la plaignait d'avoir à supporter des fatigues au-dessus de ses forces. Enfin chacun se représentait tout bas les conséquences d'une captivité possible.

Depuis la tombée de la nuit, Paez fermait la marche, et de temps à autre il

jetait un cri perçant pour l'accélérer en animant les hommes et les chevaux. Parfois il s'arrêtait, prêtait l'oreille afin de s'assurer si l'ennemi se rapprochait, puis il rejoignait au galop ses compagnons.

« Nos montures sont fatiguées, dit-il enfin à Rodriguez, et si les Espagnols ne renoncent pas à nous poursuivre, leur avant-garde nous aura rejoints d'ici à une heure. »

« Quelle pourrait être l'issue d'un combat ? »

« Nous succomberions sous la supériorité de leurs forces : ils sont plus de vingt, et nous n'avons que six hommes en état de combattre. »

« Nous mourrions les armes à la main ; mais la pauvre Josefa sera prise vivante et livrée à dona Louisa, dit Rodriguez en frissonnant. »

« J'espère bien que nous ne serons pas réduits à cette extrémité, répliqua Paez. Pour ma part, je ne me considère pas encore comme perdu, et je ne suis pas non plus d'avis de laisser tomber au pouvoir des Espagnols celle que je voudrais bien nommer encore votre sœur. Quoique je n'aie pas lieu d'être content d'elle et qu'elle m'ait dédaigné pour vous, je... »

« Comment pouvez-vous lui faire un reproche de son inclination ? interrompit Rodriguez sans trop savoir s'il devait prendre au sérieux ou regarder comme une plaisanterie les paroles du capitaine. — Je ne lui reproche pas son inclination, mais bien le mystère qu'elle en a fait. N'en parlons plus ; seulement, soyez certain que je ne m'exposerai de ma vie à un second refus de votre main. »

A ces mots, il fit retentir l'air de ce son vibrant destiné à exciter les chevaux. « Votre voix est si forte, lui dit Rodri-